

Le rastaquouère

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 8

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190291>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jeunesse et beauté.

Un poète a dit que la beauté naquit un jour du sourire des dieux. Nous nous garderons bien de lui contester cette haute et gracieuse origine, mais il faut cependant constater que les dieux ne la douèrent point de l'immortalité, car, jusqu'à ce jour, on n'a point vu d'Hébé sur la terre, comme dans l'Olympe, jouir de tout l'éclat d'une jeunesse éternelle.

La jeunesse passe, sa fraîcheur se ternit, ses grâces s'effacent trop rapidement. Mais, si quelque chose peut atténuer les ravages du temps, c'est assurément l'hygiène appliquée aux soins de la toilette aussi bien qu'au choix du logement, de l'habillement et surtout de l'alimentation. Ces soins sont d'autant plus nécessaires que, de nos jours, chacun veut paraître de plus en plus jeune, à mesure que les années s'ajoutent; et l'on arrive ainsi à prouver que l'on n'a réellement que l'âge que l'on paraît avoir, rhumatismes et autres infirmités à part. Et il faut se réjouir de ces tendances, sans lesquelles nous serions entourés d'une foule de cacochymes et de gens défraîchis qui figureraient bien tristement sur la scène du monde.

Au surplus, dans tous les temps et dans tous les pays, le désir de plaire, si naturel chez la femme, a fait chercher les moyens de rehausser l'éclat de la beauté, d'en perpétuer la durée ou d'en rétablir les brèches. C'est ainsi que, de tous les cosmétiques, le plus ancien est le fard d'antimoine, auquel les femmes de l'Orient durent d'avoir les yeux plus expressifs et grandement fendus.

En Europe, le blanc et le rouge ont fait fortune. Mais la plupart des fards, à base d'oxydes métalliques ou sels le plus souvent toxiques, sont incapables de réparer les injures du temps et d'effacer les rides de la vieillesse; ils produisent, en raison d'une préparation irrationnelle, et alors même qu'ils sont dépourvus de toxicité, des effets diamétralement contraires. Les couches de fard obstruant la peau et s'opposant à la transpiration constante, bien qu'insensible, amènent, à bref délai, la déformation des traits; la peau se fane et le teint se flétrit. Combien de femmes perdent ainsi, à force d'art, jusqu'à l'avantage de paraître jeunes... dans leur jeunesse!

Prenez garde, mesdames!

On minço.

Du que lo mondo est mondo, lài a adé z'u dai bracaillons on pou pertot, et mè mouzo que tant que lo mondo dourerà, lài arà adé dai dzeins à peitita concheince por quoui on-bliosset dè mounia vaut mi què l'honneu et lo bon renom et à quoui ne tsaurà rein dè veindrè lào z'ama se cein poivè lào rapportà oquiè, et qu'àmont atant la paidrè què dè paidrè oquiè d'autro. Por leu, l'est tot-on.

On crouïo guieux avai atsetà onna tchivra à crédit, et l'avai promet dè la pàyi cauquie teimps après. Quand lo termo arrevà, diabe lo pas que sè demézèzà po teni sa parola, et cé qu'avai veindu la cabra dut atteintrè, et l'eut bio lo relanci po avai se n'ardzeint, n'avançà pas mé què dè cratchi perque

bas. On dzo, que lo reincontrà, lo menaçà dè lo remettre ào protioreu se ne pàyvè pas et l'autro lài demandà dè preindrè pacheince onco quieinzè dzo et que sein fauta, l'adrà lo pàyi. Lè quieinzè dzo se passent, et lo gaillà fe coumeint Malbrouque: ne revint pas.

— N'est pas quiestion dè cein, ora, lài fà lo créancier, qu'allà lo trovà, vao-tou pàyi, oi à na?

— Coumeint, pàyi! repond lo crouïo sire, t'é dza pàyi, et t'as bin dào toupet dè veni mè recliama oquiè; tè dàivo rein!

Et lo chenapan l'einvoyà à ti lè diablo ein lài so-tegneint que l'avai pàyi quand bin n'étaï pas veré.

— Ah! l'est dinsè que te vao fèrè, repond lo veindiào, eh bin, atteinds!

Adon portà plieinte ào dzuzdo dè pé que lè fe paraître ti dou, et lè vouaïque remé à sè tsermailli et à preteintrè ti dou que l'aviont lè drài. Lo dzuzdo ne savai pas què fèrè, et cé qu'avai veindu la tchivra, qu'étaï on bravo hommo et que sè peinsàvè que l'autro avai portant on pou dè concheince. fe ào dzuzdo:

— Eh bin, se Sami (lo larro s'appelàvè Sami), se Sami ousè djurà que l'a pàyi, lài recliama perein!

— Eh bin, vo z'oudè, se fà lo dzuzdo à Sami, poadè-vo djurà d'avai pàyi ellia tchivra?

— Et oi, repond lo chenapan.

Ora ne sé pas se fe: « croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer », ào bin se fe coumeint quand on prêtè sermeint; mà tantià que djurà d'avai pàyi, et tot fut de. La comparuchon botsà, et tsacon sè reterà.

Ein décheindeint lè z'égras dè tsi lo dzuzdo, lo bravo hommo, à quoui l'autro fasai pedi, lài fà:

— Mà! qu'as-tou peinsà, Sami, te vins portant dè paidrè te n'ama!

— T'as bin perdu ta tchivra. tè! lài repond lo coquien.

Le Rastaquouère.

Voilà un mot qui a passé dans la langue courante des boulevardiers parisiens, qu'on entend même assez fréquemment chez nous, et dont peu de personnes sauraient expliquer l'origine, qui est d'ailleurs fort récente. Lucien Rigaud, dans son dictionnaire d'argot moderne, orthographie le mot de cette façon: *rastaquère*, et il le définit de la sorte:

« Etranger et principalement Brésilien en toilette riche et de mauvais goût. »

Et comme exemple, il ajoute ce portrait, emprunté aux *Femmes des autres*, de Richard:

« Il y avait à côté d'elle un gros monsieur à cravate voyante, avec des gants de peau de chien extravagants, et couvert de bijoux. Ses cheveux noirs-bleus frisaient sous un chapeau gris, qui faisait paraître encore plus basanée la figure de son possesseur. C'était un rastaquère de la plus belle eau. »

Dans le journalisme, l'habitude a prévalu d'écrire *rastaquouère*, car, dans la conversation, le mot se prononce avec une accentuation railleuse sur la syllabe *ou*.

Le *Matin* nous dit comment le mot est entré dans la langue:

« Vous avez pu voir à Marseille autrefois le *Brésilien*, un amusant vaudeville de Meilhac et Halévy. Brasseur y jouait le rôle d'un coiffeur, Greluche, qui se déguise en Brésilien, et il baragouinait pour faire illusion un charabia quelconque. Les auteurs avaient noté ainsi la première de ses phrases : *Que rasta buena avatas salem pampas*. L'acteur, au lieu de *rasta buena*, s'avisa de dire : *rasta quaira*, en faisant une tenue drôlatique sur la syllabe *quai*. De là, le mot rastaquouère, dont la sonorité parut amusante.

Le mot passa dans l'argot des gommeux et de là se répandit sur les boulevards. Il finit par tomber dans la langue courante, et il y a grande apparence qu'il y restera. Il exprime une idée, qui est toute moderne, et qu'il serait impossible de traduire par un autre synonyme. »

Il paraît que les Américains du Sud ne supportent pas sans quelque impatience ce mot de *rastaquouère*. Aussi les Allemands, gens pratiques, s'armèrent-ils de ce mot pour battre en brèche la sympathie traditionnelle des Américains pour la France. On a cité ce fait qu'un journal rédigé en allemand, dans une ville de l'Amérique du Sud, a l'habitude de découper et de reproduire tous les passages des journaux français où se trouve ce mot malencontreux.

Pommes de terre au vin. — Mettez dans une casserole du beurre, du poivre, du sel, persil et ciboules hachés, un peu de farine ; mouillez ensuite avec du bouillon gras, un verre de vin, plus ou moins, selon la quantité. Faites cuire cette sauce et ajoutez-y des pommes-de-terre cuites à l'eau et coupées par tranches. Servez à courte sauce.

Réponse au problème de samedi : L'escalier peut avoir 119 marches, ou 539, ou 959, etc. — 72 réponses justes, et indiquant presque toutes le premier de ces chiffres. — Le tirage au sort a donné la prime à M. Durussel, notaire, Lausanne.

Logogriphe.

Dieu, tout puissant qu'il est, seul ne peut me former,
Il lui faut un second. Lecteur, pour me trouver,
A me chercher longtemps, il faut que tu t'apprêtes :
Je marche sur neuf pieds et je porte deux têtes.

La loterie annuelle de Penthaz aura lieu mi-mars ; ce modeste et utile établissement n'ayant pas de fonds, dépend de la bienveillance du public.

Les billets de 80 c., tous gagnants, sont en vente chez M. Tarin, libraire ; on peut aussi déposer des dons et des lots à la même adresse, ou expédier directement à Mesdames Luginbühl et Monnet-Clerc, à Cossonay.

La livraison de février de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient : La société théosophique et le monde occulte, par M. Aug. Glardon. — Une convalescence. Nouvelle, par M. Adolphe Chenevière (dernière partie). — L'esprit de Marc Monnier, par M. P. Godet. — Le Maroc, par M. V. de Floriant. — Le médecin assistant. Nouvelle, par M. le Dr Châtelain. — Le rachat des chemins de fer par l'Etat, par M. Ed. Tallichet. — Le journal d'une jeune fille, par Mme Jeanne Mairet. — Récits américains. Peppino. Nouvelle, de M. L. D. Ventura. — Le mouvement littéraire en Italie, par M. Ed. Rod. — Chroniques

parisienne, allemande, anglaise, suisse, scientifique, politique. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

Boutades.

Quelques jours avant l'examen du printemps, le maître répète avec sa classe quelques éléments de cosmogonie.

— Souvenez-vous bien, leur disait-il, de répondre que la terre est ronde... Toi, là-bas, qui oublie tout, tu regarderas vers moi, entends-tu ? Je te montrerai ma tabatière qui est ronde et cela t'aidera à répondre juste.

Le jour de l'examen, le gamin, mis en demeure de répondre à la question prévue, regarde le maître d'un air visiblement angoissé, hésite, etc. « Elle est ronde les jours, et carrée le dimanche. »

Le maître avait mis ses habits du dimanche et la tabatière carrée qui allait avec !

On cause de lettres anonymes. Chacun dit son mot.

— C'est l'arme des lâches, dit M. X.

Champoireau, qui écoute fort attentivement, dit :

— Un jour, j'ai voulu me rendre compte de l'effet que pouvait produire une lettre anonyme ; je m'en suis écrit une à moi-même... Eh bien, je suis resté profondément indifférent.

Un jeune et riche député de la campagne, au début de sa carrière politique, est chargé de prendre la parole dans une assemblée populaire. Il s'exerce chez lui et répète son discours à haute voix. Les périodes sont sonores et triomphantes. Mais le chien du député, qui n'est pas sensible à l'art oratoire, se met à aboyer d'abord, à hurler ensuite, tant et si bien que le député, furieux, court après le caniche et finit par sonner le domestique pour le mettre à la porte.

Le domestique emporte le chien et murmure en s'en allant :

— J'obéis à monsieur ; mais, franchement, c'est monsieur qui avait commencé.

En police correctionnelle :

— Prévenu, vous reconnaissez avoir volé des titres dans la vitrine d'un changeur ?

— Mon président, je n'ai pas volé. Il y avait sur la porte cette enseigne : *Fonds publics*.

La maman, à son enfant désolé :

— Pourquoi pleures-tu, mon chéri ?

— Oh ! c'est pour rire, maman.

THÉÂTRE. — Dimanche 26 février :

LA TOUR DE LONDRES

ou le pacte de sang,

drame historique en 5 actes. — Le spectacle sera terminé par la **Boîte à Bibi**. — Au 1^{er} acte : *Et si ça casse ?* chanté par Mme Boyer.

L. MONNET.